

XYZ. La revue de la nouvelle

L'inaptitude

Sylvie Massicotte



Numéro 45, printemps 1996

Regards

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4571ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Massicotte, S. (1996). L'inaptitude. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (45), 28–30.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque,

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

L'inaptitude

Sylvie Massicotte

Tout se bouscule. Le rouge, le blanc, le noir. On se réveille, on a tout raté. On se dit qu'on a échoué là où toutes les femmes de la terre semblent réussir.

Je n'étais pas faite pour enfanter. Le bassin tellement étroit, m'avait répété le médecin. « Pas pour une grosse famille ! » Même dans la tête, aucune place pour l'idée de concevoir. Je coursais encore, le temps n'était pas venu de passer le flambeau, ni de trouver une suite, une relève. Devenir importante pour un être aux grands yeux et à la bouche étroite, à cause de toi et de moi en un même visage. Tu pouvais te transformer en bon père, patient et amoureux. Je n'ai pas cru en la mère.

Au téléphone, dans la salle de séjour, j'écoutais défiler le message d'attente de la pharmacie. Je n'espérais rien, j'accomplissais ce que tu avais demandé puisque tu croyais que nous avions pris un risque, le soir de notre anniversaire. Je ne savais plus très bien à combien d'années nous étions rendus, tous les deux. Je ne calcule plus ce genre de chose. Je ne compte plus beaucoup. J'avais soufflé, dans ton cou en sueur, que mes menstruations venaient tout juste de se terminer, car c'est ce qu'il m'avait semblé. Tu as aussitôt laissé tomber le condom sur le tapis persan et tu m'as pénétrée, au naturel, pour célébrer je ne sais combien d'années communes, ce soir-là. Tu as fait des feux d'artifice dans le sombre de mon ventre, j'ai bien senti tout cela, les couleurs tout à coup, inhabituelles en moi.

« C'est positif », a annoncé la pharmacienne. Je ne sais plus comment j'ai réagi, ce que j'ai pu murmurer dans le combiné, mais je sais qu'elle n'écoutait pas quand elle a lancé : « Voyez votre médecin. » J'ai pensé aux cliniques, aux pleurs d'enfants

dans les salles d'attente. J'ai senti mes jambes devenir molles, la bibliothèque s'est mise à tanguer, mon cœur flottait au milieu d'un placenta imaginaire. J'ai tenté de me raisonner : « Du calme, elle n'a pas dit *séropositif*. »

Tu m'as téléphoné dès que j'ai eu raccroché. Cette sonnerie et l'espoir qu'il s'agisse encore de la pharmacienne. Une erreur aurait pu se glisser... Mais ta voix. Tu voulais savoir. Tu as su, avant même que je réussisse à structurer une phrase qui ne soit pas trop inspirée des mauvais films. J'ai balbutié « Moi... ». Tu as entendu le moi qui tremblait, tu as dit « Je viens tout de suite. » Et aussitôt, il me semble, tu es apparu sur le seuil avec un visage de père heureux. J'avais à peine eu le temps de voir passer la femme enceinte dans la glace ovale du vestibule, d'apercevoir son demi-sourire entre ses joues pâles. Je t'ai ouvert et, sans plus attendre, tu as posé ta main sur mon ventre.

« On le garde », as-tu décrété. Je n'ai rien dit. Rien. De toute façon je ne gardais rien, je vomissais tous les matins et, la nuit, je ne supportais même plus ton corps dans notre lit.

Cette présence s'est imposée d'elle-même, sans que je compte. Immense, elle s'est agitée sous la voûte des grands feux d'artifice. Ma main qui cherche, maintenant, désespérément sous un drap taché.

Par la porte entrouverte, j'aperçois une femme qui passe lentement, revêtue d'un peignoir de peluche bleue. Petite et courbée dans le corridor désert, elle soutient son bas-ventre en grimaçant. On dirait qu'elle réapprend à marcher. Comme tout le monde, elle n'ose pas regarder dans ma chambre. Elle attend qu'on m'ait informée. Mais je sais déjà, je devine bien, ces choses-là se sentent. Les vraies naissances ne se déroulent jamais ainsi. Consciente de tout, j'aurais découvert l'enfant en même temps que toi. Tu serais assis près de moi, en ce moment, heureux et fier de nous. Nous aurions trouvé les ressemblances et peut-être un prénom.

Neuf mois ne suffisaient pas pour savoir comment, mais c'était beaucoup trop pour aller jusqu'au bout. Il valait mieux ne

pas compter. J'ignore combien de temps ils me laisseront ici, punie au milieu de cette chambre blanche, sans m'expliquer ce qui s'est passé. Combien de temps ai-je dormi pour qu'ils m'éventrent de la sorte ?

Quelqu'un pousse la porte avec difficulté. Je n'aurais pas cru qu'il s'agissait de toi, le visage blême et les traits tirés. Je n'avais pas reconnu ton pas dans le couloir. Tes déplacements deviennent laborieux avec ce paquet blanc que tu n'oses pas me tendre.

« J'espérais revenir avant que tu ouvres les yeux », me confies-tu en t'approchant du lit. « Il y a longtemps... ? »

— Je n'ai pas compté.

— Comment te sens-tu ? »

Tu restes là, planté avec cette chose enveloppée dans tes bras maladroits. Je n'ose pas te demander de me montrer. J'ai peur parce que je sais.

Tu te penches et, d'un air grave, tu me présentes le petit tapon que tu hésites encore à déballer. J'ai eu suffisamment de temps pour me préparer au pire. Je suis prête. Et pourtant tu me préviens :

« Il n'a pas encore de regard, tu sais. »